

Georges Froidevaux

Autor(en): **Nussbaum, J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **36 (1949)**

Heft 1: **Vielgeschossige Mietshäuser**

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-28300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Photo: Max Meury, Delémont

Georges Froidevaux, *Le melon / Die Melone / Melon*

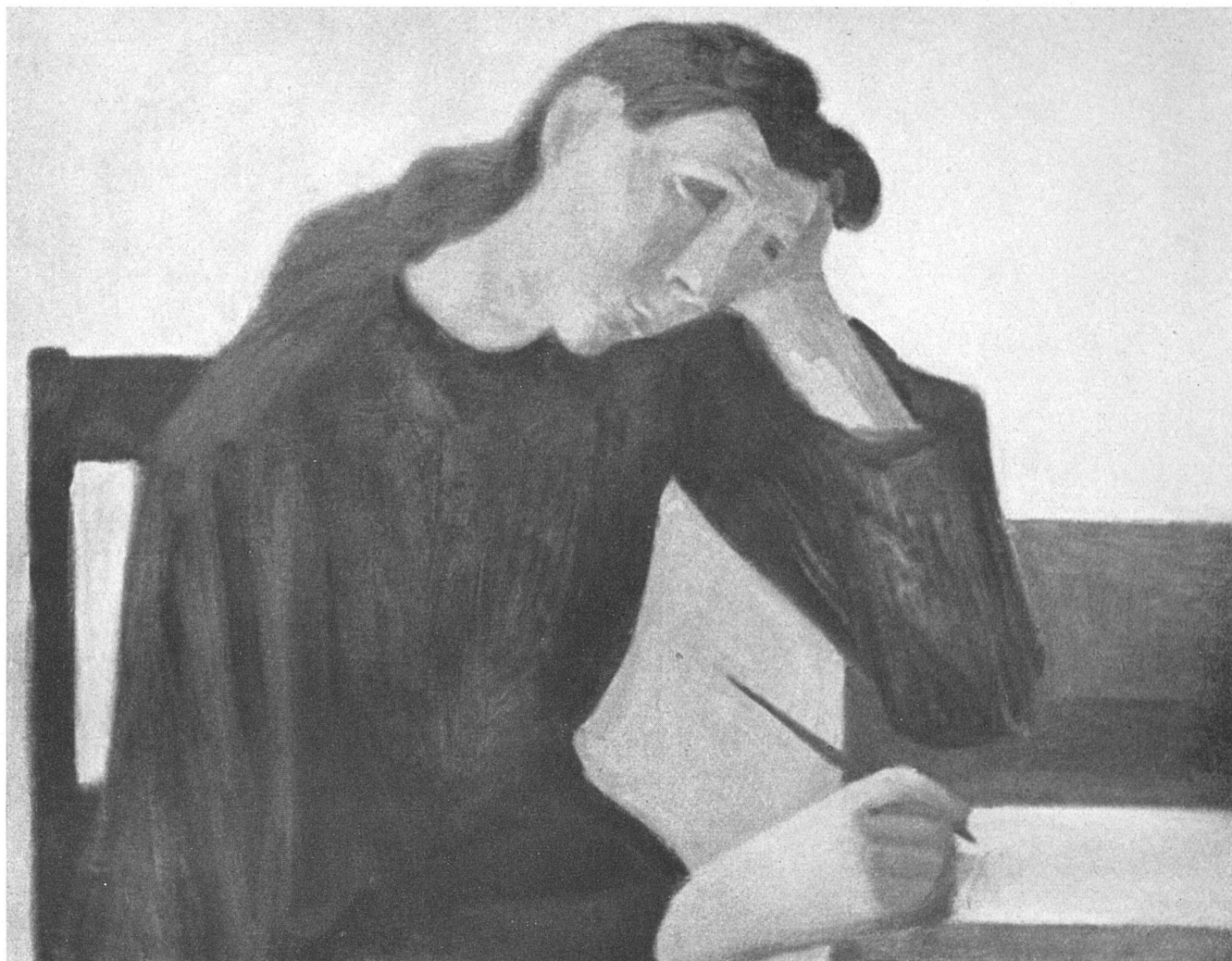
GEORGES FROIDEVAUX

par J. M. Nussbaum

Il peut paraître curieux que ce soit à la Chaux-de-Fonds, ville à la fois industrielle, récente et en apparence plus douée pour les travaux de la technique que pour les grâces inutiles de la culture, que fleurisse une des écoles de peinture à la fois la plus diverse et la plus originale de Suisse. Ville uniquement vouée à une industrie, l'horlogerie, qui assure presque l'approvisionnement du monde en montres et en chronomètres, perchée à mille mètres d'altitude dans un climat rude et net, elle est habitée par un peuple sans complexes, énergique au labeur précis et profitable, souvent rebelle aux illusions du rêve, de la poésie, d'un art trop éloigné du réel. Peuple moral et passionné pour les idées et la justice, il a fourni aux penseurs politiques et sociaux, aux hommes

libres qui venaient lui prêcher les vertus et la fierté de l'indépendance, des auditeurs fervents et critiques. Mais il a toujours eu peur des gens qui ne s'adonnent pas à un effort immédiatement récompensé: il a dès lors formé peu de poètes et, jusqu'ici, peu d'artistes créateurs. Mais là où il avait quelque chance d'exceller, dans la construction et le perfectionnement inlassable de la plus merveilleuse et de la plus fine des mécaniques, là il a mis son génie, génie collectif et servi par cinq générations d'artistes inconnus.

Pourquoi voit-on aujourd'hui lutter pour s'exprimer quatre, cinq, six peintres marquants à des titres divers et qui ne se ressemblent guère? Sans doute le Chaux-de-



Georges Froidevaux, *Femme écrivant* / *Schreibende Frau* / *A Woman writing*

Photo: Max Meury, Delémont

Fonnier, par son goût du travail bien fait et son aptitude aux sciences exactes, avait toujours aimé le dessin, mais le beau, le fin, celui qui reproduit avec une fidélité impersonnelle les objets, les choses et les gens. Edouard Kaiser, au siècle dernier, avait chanté l'horloger. Charles L'Eplattenier vint, à l'aube du vingtième, enseigner à quelques amoureux des arts les prestiges de la couleur et de la composition déjà considérée comme justiciable de la toile seule, non du réel. Il leur révèle ensuite, avec l'Orient, une forme d'art inconnue, douée de toutes les délicatesses et des possibilités du rêve.

Survinrent alors Charles Humbert, Georges Dessouslay, Lucien Schwob, avant eux André Evard et le sculpteur Léon Perrin, grands animateurs, qui fourragèrent la jeunesse en exemples et en réussites. Et maintenant Froidevaux, Lœwer, Meylan, Cornu, Baillods, Queloz, Affolter. Ceux-là aussi durs certes que leurs aînés, méprisant la réussite, déconcertant sans cesse un public qui, n'y comprenant plus rien, ne les suit guère. Car il est resté fidèle à ses vieilles amours : l'art au service de la nature, et n'a pas encore compris la merveilleuse et exaltante vérité qu'il y a un demi-siècle Oscar

Wilde exprimait et que les peintres français pratiquaient : « La nature, au contraire, imite ce que l'œuvre d'art lui propose. » Bel exemple sans doute du divorce que l'on découvre entre l'art moderne et le public. Mais, pour les artistes, ce n'est pas si gai !

C'est dans ce milieu, où les peintres ne font pas tellement figure de héros, que naquit Georges Froidevaux, le 27 novembre 1911. Dans une famille d'horlogers, bien entendu, de ces remonteurs qui, au moyen d'innombrables pièces, fabriquent la montre. Son père avait près de soixante ans, et sa mère, malade, mourut bientôt. Deux de ses sœurs au couvent, une autre mariée dans sa ville, rien n'apparaît qui le destinât à ce maître exigeant et dur qu'est l'art. Seul, toujours, de caractère d'ailleurs solitaire, de famille pauvre, il ne connut rien de ces grâces de l'enfance où tout vous est offert et rien demandé. Or c'est cela qui fit de lui un dessinateur. Tout ce qui lui tombait sous la main, image, journal illustré, page blanche, devenait prétexte à dessin : cette liberté décida de sa vocation, car le moment vint où il ne put plus vivre qu'en dessinant. Surtout dans un pays où les hivers sont longs et les dimanches froids.



Photo: Fernand Perret, *La Chaux-de-Fonds*

Georges Froidevaux, *La guitare jaune* / *Die gelbe Gitarre* / *The yellow Guitar*

A l'âge de douze ans, il y eut un court changement dans sa vie. Il suivit, comme interne, les cours du Collège St-Charles de Romont, et rêvait peut-être de sacerdoce, comme tant de petits catholiques de son âge. Mais il dut bientôt revenir, l'aisance n'étant pas entrée dans la famille. Il ne put, malgré son grand désir, être admis à l'Ecole d'Art et fut mis en apprentissage dans un atelier de nickelage où il travaille toujours, depuis 22 ans. Alors, des quelques sous qu'on lui donnait chaque semaine, il s'achetait pinceaux, couleurs, toile ou papier. Il se fit inscrire aux cours de l'après-midi et du soir de l'Ecole d'Art où enseignait le sculpteur Léon Perrin. Là, il dessinait le modèle vivant, modelait, travaillait. Continuait de retour chez lui, sans regarder ni à gauche, ni à droite. C'est ainsi que se forment les talents forts. . .

Mais tout cela en travaillant neuf heures par jour à l'usine! Il lui fallait donc un beau courage, un grand amour pour son art, ne vivre au fond qu'en lui, pour ainsi se multiplier. Froidevaux ne connaît pas d'autre intérêt que de peindre. C'est là sa respiration et le cœur de son cœur. . . Mais vint le chômage. A part un petit séjour à Chartres, de deux mois, qui ne marqua guère dans la formation de sa personnalité artistique, et un

autre à Paris, de deux mois également, qu'il fit grâce à une modeste bourse de 200 fr. que lui alloua la Commune de la Chaux-de-Fonds en 1939, il ne sortit jamais de sa ville haut-perchée. Il avait alors vendu tout un lot d'aquarelles (il peignait ainsi parce qu'il n'avait pas le moyen d'acheter de la couleur), quarante pour 300 fr. Pas même dix francs l'une! A Paris, il continua son travail acharné, peignant sans cesse, copiant et dessinant, à l'Académie libre Colarossi, au Louvre. Pas une minute accordée à la vie libre et gaillarde de la capitale. Toujours penché sur la page, c'est là qu'il découvrit Velasquez, son grand maître, et Delacroix. Georges Froidevaux se maria en 1940, reprit son travail d'ouvrier, eut trois enfants. Quelques expositions dans sa ville lui permirent, malgré son terrible goût de solitude, une timidité et une nervosité presque dramatiques, de s'affirmer. Enfin, en 1943, il reçut la bourse fédérale, qui lui fut décernée encore en 1944, puis en 1945, trois fois de suite. Il fut admis aux dernières Nationales de Genève et de Berne. Alors il put réaliser une partie de son rêve: ne travailler que le matin, réserver les après-midi à peindre. Jusque là, il n'avait eu que le soir et les samedi et dimanche pour travailler. «Mais si je devais recommencer, dit-il, je ne le supporterais



Georges Froidevaux, Paysage / Landschaft / Landscape

Photo: Fernand Perret, La Chaux-de-Fonds

plus!» Pourtant, pour nourrir cinq personnes, il faudrait vendre, et pour vendre, peindre autrement! Cela aussi lui est impossible. Il n'y a même jamais songé. Son art, il le veut vrai, non accessible.

Et voilà pour la vie simple et limpide de ce jeune artiste, homme d'une seule passion: peindre. L'essentiel de sa peinture, ce vers quoi il tend avec un acharnement réellement admirable, c'est la simplicité. Une toile est pour lui à chaque coup une aventure, qu'il veut terminer en n'ayant exprimé que l'essentiel, supprimé tout l'accidentel. Unité, unité, tel est son cri. Unité de composition, de style, force simple de la couleur, qui doit s'imposer par sa puissance et son équilibre, suppression du dessin, ou presque. Froidevaux ne veut d'arabesque que colorée, de composition que formulée par la couleur, de forme et de volume que créés par les oppositions d'ombre et de lumière, elles-mêmes couleurs. Et c'est à cet art de la composition considéré comme une fin en soi, qu'il s'exerce avec une clairvoyance et une volonté irrépressibles. Il est vraiment sûr de sa vérité. Picasso, Braque, les cubistes lui ont bien enseigné qu'une toile est «essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées», selon le mot de Sérusier. Il sait qu'avec quelques à plats judicieusement placés, on crée toutes les formes possibles, on refait le monde.

Il ne se préoccupe nullement du sujet, qui lui est indifférent. Il souffre même quand il se surprend à peindre un visage pour lui-même. Il se veut plus audacieux encore, mais raisonnable. Qu'un visage ne soit plus qu'opposition de couleurs, soumis aux exigences rigoureuses de la composition, qu'il ne veuille pas exister pour lui-même, opposer une autre vérité à celle qui doit régner seule: la peinture. Mais Froidevaux sait bien que ces conceptions au fond cubistes ne peuvent être l'alpha et l'oméga de l'art d'un peintre de ce temps. Il tend, comme les Français d'aujourd'hui, qu'il n'imité ni ne veut connaître, à retrouver l'humain, la nature, le corps, le visage, toute la douceur du réel qui nous entoure, nous modèle et nous détermine. Autrement dit, il cherche à réexprimer le monde qu'il regarde, mais dans sa toile, soumis à ces lois nouvelles, et à travers toute les déformations, que l'acte de création découvre.

Ce qui fait la dureté de l'univers de peintre de Froidevaux. Il reproche à Félix Vallotton de s'être simplifié la tâche en laissant d'immenses fonds aveugles et sourds dans ses tableaux. Et ce n'est pas sans fondement. Chez lui, aucun vide qui ne signifie rien, qui n'ait son rôle à jouer dans l'ensemble. Une peinture est d'abord un problème, un jeu de masses claires et sombres, qui satisfasse l'esprit et le tranquillise, une manière, et une



Georges Froidevaux, *Femme au livre jaune* / *Frau mit gelbem Buch* / *The Woman with the Yellow Book*

seule, de placer les plans: pour lui, au bout d'une toile, il n'y a qu'une solution, qu'il faut chercher sans relâche et il ne sera apaisé qu'une fois qu'il l'aura découverte. Mais qu'on ne se trompe pas sur le sens de cette géométrie: c'est alors qu'intervient la fantaisie. A l'aube de cet univers qui se refuse obstinément à la facilité, il y a, qu'on le veuille ou non, le choix, choix des couleurs, qui se déterminent l'une l'autre en une mathématique mystérieuse, choix de la composition, qui permettra la suggestion des formes et des volumes. Et tout au long du travail, la simplification, la réduction à l'essentiel, pour atteindre au maximum d'intensité, à l'équilibre parfait. Ce qui fait qu'aucune toile de Froidevaux, même les plus hautes de tons, ne paraissent criardes. Toutes au contraire semblent tenues, dominées, claires au fond. Et d'un charme étonnant, car il y a chez cet artiste, en même temps qu'une science profonde de coloriste, une fraîcheur de vision et un talent inné qui lui font poser audacieusement les teintes les plus catégoriques, les plus incompatibles, avec une sûreté presque infailible, qui aboutit à une création, dans plusieurs de ses dernières toiles, à la fois originale et merveilleusement humaine. La tâche des peintres d'aujourd'hui apparaît bien de retrouver l'humain, le doux humain, à travers les raisons et les déraison exigeantes de leur art.

Les sujets de Froidevaux? Peu lui importe: le melon, chapeau ou fruit, la guitare, un nu, un portrait, tout ce qui lui suggère des compositions neuves et de nouvelles aventures colorées. Huile, rien que l'huile, aujourd'hui. Car il aime la couleur solide: un rouge vivant qui flamboie au travers d'une fenêtre, lui donne par sa violence le contentement de l'esprit. Et ce peintre qui mène une vie presque ascétique, toute vouée à la peinture aboutit à un art paradoxal, à la fois frais, austère et raffiné.

Il est aussi un peintre sur lequel on peut compter, dont chaque pas en avant est une conquête définitive, car elle fut rationnellement découverte et inscrite dans sa méthode. Il tend tout naturellement à un lyrisme vigoureux, vers une peinture où s'unissent les vertus intellectuelles de l'art pur, les beautés claires d'une sensibilité exigeante et raffinée et les charmes de l'humain, quand il se complait dans un art fait à la fois d'imagination, de jugement et de science. Froidevaux est incontestablement l'un des plus solidement armés des peintres suisses de la jeune génération, l'un des plus dignes d'estime aussi, pour son travail et son talent, pour l'œuvre qu'il a déjà élaborée, dont une grande partie est détruite, tant il est exigeant pour lui-même et tant il aime peindre, non produire.